

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 32

Artikel: Mieux qu'une sœur
Autor: Allais, Alphonse
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255394>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES NÉGOCIATEURS DE LA PAIX RUSSO-JAPONAISE



M. Kogoro-Takahira
ambassadeur à Washington.

avait prié M. de Witte qui accepta et partit avec le général Hiermolon et le professeur Martens.

Serge Jouliévitch de Witte occupe une situation prépondérante en Russie. D'origine hollandaise, du côté paternel, il est né à Tiflis en 1849. Il fit ses études à l'université d'Odessa et entra dans l'administration des chemins de fer dans laquelle il devint directeur. En 1892, il fut nommé ministre des finances, après avoir été auparavant gérant du ministère des voies et des communications. Son nom restera attaché à l'achèvement du chemin de fer transsibérien. En 1903, Nicolas II le nomma président du conseil des ministres.



M. N.-W. Mourawieff
ministre près le Quirinal.

Russes et Japonais ayant accepté les offres amicales de M. Roosevelt en faveur de la paix, les deux belligérants ont choisi leurs plénipotentiaires. Le Japon est représenté par M. Kogoro Takahira, ambassadeur à Washington, et par le baron J. Komura, ministre des affaires étrangères. Ce dernier est arrivé aux Etats-Unis où ont lieu les négociations en vue de la conclusion de la paix.

La Russie avait, semble-t-il, plus de peine à trouver des négociateurs. Pour des raisons diverses, M. de Nélidoff et le comte Lamsdorf refusèrent cette mission. Nous publions les portraits des deux plénipotentiaires qui, au premier moment, étaient nommés par le tsar ; ce sont le baron de Rosen, ministre russe à Washington, et M. N.-W. Mourawieff, ministre près le Quirinal. Ce dernier ayant encore refusé, Nicolas II



M. J. de WITTE
président du conseil des ministres
premier plénipotentiaire de paix.

mais encore celle des nations civilisées, grâce à son caractère loyal et honnête. Les Etats-Unis, sous sa présidence, ont gagné en puissance et en considération auprès des nations étrangères, de sorte que tous les Américains ont le droit de se montrer reconnaissants envers leur « Teddy ». Que n'a-t-il pas fait depuis trois mois pour essayer d'amener la Russie et le Japon à mettre fin à cette guerre inhumaine et sanglante qui n'a que trop duré. Ses efforts semblent vouloir être couronnés de succès.

L'irréflexion fait plus de mal que l'inexpérience.

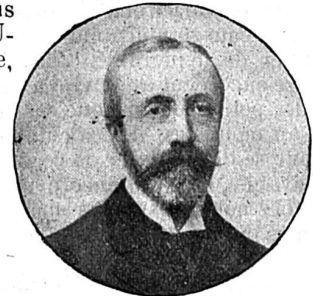


Baron J. Komura
ministre des affaires étrangères.

Président Roosevelt dans son cabinet de travail.

(Illustration 1^{re} page.)

Roosevelt a eu beaucoup de chance ; on sait que dans les Etats-Unis celui qui est porté à la candidature de la vice-présidence, une fois son temps écoulé est mis impitoyablement de côté, et, que, si par un hasard exceptionnel, il arrive à la présidence, il n'est jamais réélu. Roosevelt a fait exception à cette règle et son cas a donné une fois de plus raison à Moltke qui disait que l'homme éminemment capable est presque sans cesse favorisé du sort. Il s'est acquis non seulement l'estime de tous les citoyens de l'Union américaine,



Baron de Rosen
ministre russe à Washington.

MIEUX QU'UNE SŒUR

Pauvre type !

Un jour, enfin, il s'était décidé à lui avouer sa flamme. La jeune fille écouta froidement le jeune homme et, quand il eut fini de bégayer son ardente et sincère déclaration, elle le pria de biffer de ses tablettes tout espoir.

De grosses larmes vinrent aux yeux du pauvre garçon, et, bien que de complexion plutôt rosse, la jeune fille (qui s'appelait d'ailleurs Alice) se sentit touchée.

Elle lui serra les mains très gentiment, le consola, lui prédit l'oubli proche et conclut :

— Vous aurez toujours en moi une sœur, mon ami, une véritable sœur.

Le pauvre garçon jeta sur Alice un long regard de détresse et s'en alla chez lui sangloter tout à son aise ; après quoi, sur l'injonction paternelle, il gagna des contrées pittoresques, en l'espoir d'oublier la cruelle.

Trois mois se sont écoulés. C'est l'été.

Le jeune homme débarque au Havre, venant d'Amérique à bord de la „Normandie” dont le médecin, le si excellent docteur Leca, pourtant n'a pu le guérir de sa fatale passion.

Par une lettre trouvée dans son courrier, il apprend qu'Alice, l'adorable Alice, villégiature tout près, à Etretat.

Peu d'instants s'écoulent et le jeune homme arrive en cette charmante bourgade.

Son cœur, son pauvre cœur bat à casser les parois de sa poitrine, et toutes les femmes qu'il aperçoit dans la rue, il croit que c'est Alice.

Sur la plage, une jeune fille est là qui s'avance vers lui, la main tendue en cordial accueil.

Cette fois, c'est réellement Alice, Alice mille fois plus belle que cet hiver, Alice toute fraîche en son costume de piqué blanc, Alice enfin, Alice !

Comment l'infortuné garçon ne s'effondre-t-il pas sur les galets, telle une loque mouillée ?

Alice a gardé sa main à lui dans sa menotte à elle.

— Vous souvenez-vous, mon ami, de ce que je vous ai dit il y a trois mois ?

Quelques mots qui tiennent plus du gémissement que du langage articulé servent de réponse.

— Je vous ai dit, continue la jeune fille, que je serais toujours pour vous une sœur.

— Oui, une sœur, hélas !

— Depuis notre dernier entretien, mon enfant, il s'est passé bien des événements.

— Ah !

— Oui, mon ami, et... ce n'est plus une sœur que je suis décidée à être pour vous...

Le malheureux ne sait plus où il en est.

Une lueur d'espoir filtre en son cœur... Mais non, ce serait trop fou !

— Je suis décidée, mon ami, à devenir pour vous mieux qu'une sœur.

Elle insiste tellement qu'il n'a plus de doute.

— Quoi!... Vous consentiriez... à devenir mieux qu'une sœur.

— Oui, mon ami, car je vais devenir votre belle-mère! J'épouse M. votre père à la fin du mois.

Le jeune homme n'eut pas grand appétit ce soir-là, à l'hôtel. Pauvre type!

Alphonse Allais.

Les moustiques et les cousins.

LEUR DESTRUCTION

« Va-t-en, chétif insecte, l'excrément de la terre! » Ainsi parlait le lion, mais le moustique insaisissable n'en continuait pas moins à le mettre en fureur. Le « moustique » ou son cousin le « cousin » sont, en cette saison, les ennemis les plus cruels de notre repos. Non seulement avec les six lances de leur trompe, ils nous saignent à vif et se gorgent du plus pur de notre sang, mais ils nous laissent endoloris de leurs piqûres. Impossible de laisser les fenêtres ouvertes et la lampe allumée dans le rayon qu'ils infestent de leur présence pululente et bourdonnante.

Il n'y a pas moins de 300 espèces de moustiques. La plus dangereuse est l'anophèle qui se propage dans les pays de fièvre jaune et de fièvre paludéenne qu'ils inoculent en suçant, l'un après l'autre, l'individu malade et l'individu sain.

L'espèce commune dans nos régions est le cousin, « culex pipiens ». On n'a pas encore mis à son actif le méfait de l'inoculation, parce que l'occasion, c'est-à-dire l'épidémie lui manque, mais il a tout ce qu'il faut pour servir d'agent transmetteur de maladies et, d'ailleurs, il est à présumer, bien qu'on n'en ait pas encore fait l'observation, qu'il doit être un véhicule très actif de la tuberculose.

C'est aux seules femelles que doivent aller nos malédictions. La trompe rudimentaire du mâle le réduit au rôle inoffensif de végétarien et il ne s'en prend qu'aux fleurs et aux fruits.

Cet insecte se multiplie avec une profusion que l'on peut qualifier de déplorable. Chaque ponte est de 300 œufs et elles se succèdent à l'envi d'avril en octobre. Aussi le nombre des petits cousins que ces multiplications répétées mettent au monde est-il incalculable.

Pour se débarrasser de ce fléau, on a créé, en Italie et à la Havanne, où il est encore plus redoutable et plus intense que chez nous, des corps spéciaux d'inspecteurs. Nous n'en sommes pas encore là, mais on s'est enfin décidé à rechercher chez nous aussi des moyens de destruction. M. J. Chatin, de l'Académie des sciences, a fourni à ce sujet, au « Conseil d'hygiène publique et de salubrité », un rapport très intéressant.

Ce rapport nous fournit divers procédés, soit pour la destruction des larves, soit pour celle des adultes et des essaims.

Pour détruire le moustique adulte, il faut le chercher dans les retraites obscures où il se réfugie le jour pour en sortir au crépuscule. Cette chasse peut se poursuivre l'hiver. Alors les culex s'entassent, engourdis dans une sorte d'hibernation, aux recoins des cages, des fosses d'aisance et des égouts abandonnés. On détruit aisément ces essaims par le flambage à la torche ou par la combustion du soufre.

Mais le procédé le plus efficace est la destruction des larves. Pour déposer ses 300 œufs, la femelle recherche les eaux stagnantes; toute flaque, si petite qu'elle soit, lui est propice pourvu que l'eau y stagne depuis une quinzaine de jours: marais, mare, bassin, tonneau d'arrosage, terrine, vase à fleurs, gouttière, peu importe.

Donc, aussitôt le moustique signalé, se mettre à la recherche de la flaque, la supprimer si possible, ou la recouvrir d'une couche de pétrole pour asphyxier les larves. Un gramme par mètre carré suffit. S'il s'agit d'une pièce d'eau un peu grande, il suffit d'y introduire: tanches, épinoches ou poissons rouges. Ce dernier surtout est un grand mangeur de larves.

Une des stations d'éclosion les plus communes et les moins surveillées est la gouttière où s'est toujours formé un réservoir d'eau stagnante. On n'y prend généralement pas assez garde et on ne s'occupe que du sol quand c'est très souvent dans la toiture qu'est l'origine du fléau.

Après avoir subi quatre mues, la larve, sortie de l'œuf, se transforme en une nymphe qui vient flotter à la surface de l'eau. La peau du dos, exposée à l'air, se dessèche et se fend et l'insecte sort de la déchirure perché sur sa coque en attendant que ses ailes s'étendent et lui permettent de s'envoler à la curée.

Il n'y a guère d'autre remède contre le moustique que la destruction; toutes les spécialités vendues en pharmacie sont jusqu'ici inefficaces.

En Amérique, on garnit les chambres habitées de larges feuilles de ricin. Ailleurs, on suspend au-dessus du lit une éponge imbibée de pétrole, mais c'est un mal pour un autre.

Il y a aussi l'usage, combien incommode! de la moustiquaire.

Il serait plus pratique de garnir les fenêtres de tamis à mailles serrées, comme se sont résignés à le faire les habitants de certaines rues de Paris où les cousins sont si nombreux que la vie, la nuit, y est intolérable.

Jean D'ARAULES.

Propreté des bains publics.

On ne doit pas y laisser entrer les personnes atteintes de maladies contagieuses. On a fait en Angleterre, récemment, une analyse bactériologique des eaux d'un établissement de bains. Le soir, on trouva quarante germes pathologiques en un centimètre cube. Le lendemain matin, après les premiers bains, on en compta cinq cents, et pendant la journée, leur nombre augmenta encore dans des proportions énormes. On a calculé qu'un baigneur, en faisant ses exercices de natation, dépose dans l'eau de 4000 à 6000 millions de germes, dont 40 à 100 millions proviennent des pieds!

Cette eau contaminée peut, on le conçoit sans peine, produire des maladies de la peau, et, si on en boit, ce qui arrive fréquemment, des maladies de poitrine et d'estomac, ainsi que le typhus.

Un nouveau vélocipède allant sur l'eau.

Combien de changements n'a pas eu à subir le premier vélocipède paru il y a près d'un demi-siècle et combien de personnes n'y ont pas apporté de changements, de transformations plus ou moins ingénieuses! Nos images représentent ce qui se voit de plus nouveau en fait de vélocipèdes allant sur l'eau. Il s'agit d'une machine construite par un serrurier de Vienne, nommé Venzel Metella, machine déjà patentée dans plusieurs pays. Ce vélocipède ingénieux, d'un poids de 75 kg., capable de supporter un poids de 400 kg., peut être dirigé par le premier venu et fait facilement 16 km. à l'heure. La roue, en tournant, met en mouvement une petite hélice qui fait avancer le vélocipède. Dans les systèmes antérieurs, les pieds mettaient en mouvement une roue construite sur le même principe que la roue d'un bateau à vapeur. La nouvelle invention n'a qu'un cylindre en forme de torpille; à droite et à gauche se trouvent deux cylindres plus petits qui sont destinés à tenir la machine en équilibre et à l'empêcher de tourner.

Comme on le voit, la roue, tout comme dans les bateaux à vapeur, a fait place à l'hélice. Pour augmenter encore la stabilité de l'appareil, on a placé une quille s'enfonçant assez profondément dans l'eau.



Un nouveau vélocipède allant sur l'eau.